

dans ces régions et à des Indo-européens, opinion que nous partageons aussi mais seulement en ce qui concerne certaines formes de haches.

D. Berciu

A. MARINESCU-NOUR, *Cultul lui Zalmoxis*, București, Tipografia Cărților Bisericești, 1941, 120 p., 8^o.

A la différence des jours, qui se suivent et ne se ressemblent pas, les travaux sur la religion gète se suivent et se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Du *Zalmoxis* de M. Coman (dans la revue homonyme, vol. II, 1939, pp. 79—110) au *Culte de Zalmoxis* de M. Marinescu-Nour, en passant par de nombreux „Zalmoxis” dus à des plumes également autorisées, ce qui confère à ces recherches un air de famille, ce n'est pas tant le fait de porter sur le même sujet, mais l'ardeur à exalter ce qu'il est désormais convenu d'appeler la „spiritualité” gète et aussi — à l'égard des sources — une liberté qui, pour revêtir des formes différentes, n'en est pas moins frappante et significative.

Chez M. Coman, qui est un helléniste, cette liberté se manifestait par une intrépidité capable de lui faire rejeter les règles les plus élémentaires de la méthode historique. Il y puisait le courage de lire les textes avec des yeux libérés des écaillés de la critique et l'avantage d'aboutir à des conclusions dont il serait difficile de nier l'éclectisme. A l'encontre des chercheurs ayant vu en Zalmoxis qui un dieu et qui un homme, et tantôt un dieu uranien et tantôt un dieu chthonien, M. Coman en faisait à la fois un dieu et un homme, un dieu uranien et un dieu chthonien. Aussi son étude a-t-elle trouvé le meilleur accueil chez un esprit aussi averti que M. N. A. Constantinescu (*Zalmoxe și curentul de înnoire mistică a vechilor religii*, București 1941, pp. 13—14), et si — formellement — M. Marinescu-Nour ne lui emprunte guère qu'une étymologie (qui remonte d'ailleurs à Kretschmer, *Glotta*, XXIV, 1936, p. 45), sa propre manière d'envisager les problèmes de la religion s'apparente trop à celle de M. Coman, pour que cette rencontre ne nous apparaisse pas comme un gage de succès.

Parmi les problèmes à la solution desquels M. Marinescu-Nour a voué ses efforts, il n'en est pas de plus important que la question de savoir s'il faille assigner aux Gètes une religion différente de celle des Thraces du Sud. A cette question, M. Coman avait répondu quelque peu confusément, en faisant observer que „le grand fait spirituel qui distingue les Gètes de la plupart des Thraces est la croyance à l'immortalité” (p. 79; cf. p. 80). Plus résolu que son prédécesseur, M. Marinescu-Nour estime qu'il ne faut voir „aucun lien de dépendance ou de contingence” entre les deux religions (p. 84), et ce point de départ détermine par la suite les principales thèses de son livre. Nier tout rapport entre le culte de Zalmoxis et les cultes du Pangée, c'est, en effet, nier à la fois sa nature chthonienne-agraire et sa parenté avec l'orphisme. De même que, postuler le caractère national du dieu gète, c'est reconnaître implicitement son origine humaine et sa divinisation subséquente, — qu'on fasse de lui un roi, comme le voulait M. Coman, ou qu'on se contente de la condition sacerdotale, comme c'est le cas de M. Marinescu-Nour (p. 24 et suiv.). Dans un cas comme dans l'autre, c'est prendre pour des faits établis des spéculations inspirées par le désir d'attribuer à la religion gète le plus d'originalité possible. Et il suffit de considérer les textes avec des yeux non-prévenus, pour que ces belles certitudes s'évanouissent comme des brumes du matin sur le sommet du mont Kogaionon.

A ce propos, précisons que les considérations qui semblent avoir conduit M. Marinescu-Nour à nier l'existence des points de contact entre la religion des Gètes et celle des Thraces, en général, sont : premièrement, „l'absence totale d'informations concernant les repas orgiastiques et les fêtes épiphaniques, si caractéristiques du culte de Dionysos-Sabazius", ensuite „l'absence, dans la conception gète de l'immortalité, de tout élément ayant trait à la transmigration des âmes" (p. 84). Or, sans aller chercher plus loin que les auteurs cités et commentés par M. Marinescu-Nour, il me paraît que les paroles d'Hérodote, selon lequel Zalmoxis aurait commencé à prêcher sa doctrine durant les repas où il conviait les premiers de la nation (προσδοκεύοντα τῶν ἀσπῶν τοὺς πρῶτους καὶ εὐωχέοντα ἐναδιδάσκειν), pourraient très bien être interprétées comme une allusion à un banquet rituel, et cela d'autant plus que, toujours selon l'historien d'Halicarnasse (dont la formule restrictive n'a pas été jusqu'ici relevée à ma connaissance), la vie éternelle dont le prophète gète se faisait l'annonciateur n'était pas promise à tout le monde indistinctement, mais à *lui-même*, à ses convives et à leurs descendants (οὔτε αὐτὸς οὔτε οἱ συμπόται αὐτοῦ οὔτε οἱ ἐκ τούτων αἰσὶ γινόμενοι ἀποθανέονται, ἀλλ' ἤξουσι ἐς χῶρον τοῦτον, ἵνα αἰεὶ περιέοντες ἔξουσι τὰ πάντα ἀγαθὰ).

Qu'est-ce à dire, sinon que nous nous trouvons en présence d'une communauté de fidèles? Et qu'est-ce à dire, sinon que l'initiation au crédo de cette communauté devait être la condition indispensable pour être admis à en partager l'espérance?

Au demeurant, des indices comme ceux sur lesquels je viens d'attirer l'attention sont loin d'être les seuls arguments en faveur d'une parenté entre la religion de Zalmoxis et les cultes initiatiques des Thraces du Sud. Sans plus insister sur les faits relevés, dans cet ordre d'idées, par N. Iorga, dans le I-er volume de son *Istoria Românilor*, p. 81 (notamment le passage de Polyen, VII, 22, qui montre le prêtre-roi Kosingas menaçant de porter plainte contre ses sujets et se préparant à escalader le ciel sur d'immenses piles de bois), il est facile de trouver, dans les textes invoqués par M. Marinescu-Nour, de quoi défendre l'hypothèse qu'entre l'enseignement de Zalmoxis et la doctrine de la métempsychose, telle qu'on la rencontre dans l'orphisme et le pythagorisme les traits ressemblants n'ont pas dû manquer, et que c'est précisément dans cette allure commune qu'il convient de chercher l'explication d'une légende comme celle qui faisait du prophète gète un disciple du philosophe de Samos. Parmi ces textes, je ne rappellerai que pour la mémoire les lignes de Strabon, qui, sur l'autorité de Posidonius, nous informe que les Mysiens et les Gètes s'absteinaient de toute nourriture animale par scrupule religieux (VII, 3, 3—5). Mais il y a le témoignage d'Hellanicos, conservé par Suidas, selon lequel *des adorateurs de Zalmoxis*, les Térizes et les Krobyzes, auraient professé la croyance au retour des trépassés; il y a Pomponius Mela, aux dires duquel une partie tout au moins des Gètes aurait cru... „redituras (esse) animas obeuntium" (II, 22); et il y a enfin Julien, qui, dans une phrase des *Césars* un peu obscure, il faut l'avouer, peut bien avoir voulu exprimer la même idée lorsqu'il écrivait, à propos des Gètes : οὐ γὰρ ἀποθνήσκειν, ἀλλὰ μετακίεσθαι νομίζοντες ἐτοιμότερον αὐτὸ ποιούσιν (327 D Hertlein).

Qu'il n'y ait là, somme toute, que matière à présomptions, je suis le premier à le reconnaître (cf. cependant J. M. Linforth, *Oi ἀθανατίζοντες*, *Classical Philology*, 1918). Du moins offre-t-elle à nos spéculations la seule base

raisonnable, et bâtir en dehors d'elle — soit pour arriver à la conclusion d'une séparation absolue entre les religions thrace et gète, soit pour faire de Zalmoxis un dieu du ciel, dont le culte n'attesterait aucun élément chthonien et l'eschatologie ne ressemblerait à aucune autre eschatologie du monde antique — c'est donner à la fantaisie libre carrière. Dans le cas spécial de M. Marinescu-Nour, ce travers est encore aggravé par sa médiocre connaissance de la littérature du sujet et par son invraisemblable ignorance du grec. C'est à cette dernière particularité de notre auteur que nous devons le privilège d'apprendre que $\gamma\lambda\upsilon\nu\mu\alpha\tau$ signifie „avoir vécu" (p. 25), et c'est toujours à elle qu'il faut imputer — dans la transcription des nombreuses citations — une orthographe si barbare, qu'à elle seule elle suffirait à compromettre un travail historique, fût-il mieux fait que ne l'est le livre de M. Marinescu-Nour.

D. M. Pippidi

EM. CONDURACHI, *Monumenti cristiani nell'Illyrico* (Tirage à part de l'*Ephemeris Dacoromana*, IX) Roma, Libreria di Scienze e Lettere, 1940, 118 p., 8^o gr.

Le mémoire que M. Condurachi vient de publier dans le dernier volume paru de l'*Annuaire de l'École roumaine de Rome* représente une ample enquête sur les origines chrétiennes dans les régions dalmato-pannoniennes de l'Empire, — une enquête embrassant à la fois les documents épigraphiques et les vestiges monumentaux : picturaux, sculpturaux et architecturaux. De cette enquête, poursuivie avec une méthode apprise à l'école des meilleurs maîtres et une richesse d'information impressionnante, il se dégage l'image d'une vie spirituelle complexe, entretenue dans le creuset de races qu'a été l'Illyrique par des éléments d'origines et de cultures différentes. Aussi le caractère composite de la civilisation développée sur la côte orientale de l'Adriatique confère-t-il au christianisme de ces contrées un caractère spécial, sinon sous le rapport du dogme (bien que les réminiscences païennes, classiques et orientales, n'y soient pas rares), du moins en ce qui concerne la manière dont il se reflète dans la sensibilité de la population, à commencer par ces documents révélateurs que sont les inscriptions funéraires et à finir par les monuments destinés à exalter la nouvelle croyance : peintures, mosaïques, sculptures et édifices.

Avec une minutie dont cette note rapide ne saurait donner qu'une idée imparfaite et une érudition capable de lui offrir, tour à tour, des comparaisons instructives et des rapprochements révélateurs, M. Condurachi ne s'est pas uniquement contenté d'enregistrer le caractère insolite des vestiges étudiés, mais, d'un cas à l'autre, il a cherché et réussi à déceler la cause générale ou l'influence particulière susceptible de l'expliquer. De ce point de vue, les pages où sont mis en lumière les rapports de l'architecture illyrienne avec les monuments religieux de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, ou les influences occidentales, également incontestables, me paraissent du plus haut intérêt. Une fois de plus, elles confirment le rôle d'intermédiaire dévolu à la région illyrienne, véritable carrefour de civilisations ; une fois de plus, — après l'important mémoire de M. Dăicoviciu, *Gli Italici nella provincia Dalmatia*, — elles illustrent la participation de l'École roumaine de Rome à l'exploration d'une province dont la position géographique — dans la mesure où les habitants de la côte orientale de l'Adriatique ont pu participer à la colonisation de la Dacie Trajane — fait de toute recherche qui lui est consacrée une contribution à la plus ancienne histoire de la terre roumaine.

D. M. Pippidi